

Suzanne Gagean

tissus

Texte, Gilbert Lascault





112x109 cm

Le 'journal intime' de Suzanne Gagean est réservé, discret

Des œuvres précises et précieuses

Les œuvres de Suzanne Gagean sont précises et précieuses, nettes et raffinées, rigoureuses, élégantes. Depuis 1989, elle ne montrait à personne ni collage en papier, ni assemblages de tissus. C'était son domaine personnel, intime, domestique, privé, retenu, réservé, en quelque sorte pudique, silencieux : un journal voilé, peut-être clandestin, sans déclaration, ni aveux, ni prise de position, ni démonstration, sans affirmation, ni critique. Son travail solitaire est singulier, indépendant, elle est parfois fatiguée, courbaturée. Mais ses moments sont joyeux ; elle découvre des assemblages fortuits qui la rendent contente, ravie. Elle est heureuse quand une logique interne gouverne un ensemble et elle prétend (à tort) ne pas y être « pour grand-chose ». A l'évidence, elle est exigeante, méthodique, minutieuse, soigneuse, attentive, délicate, subtile. Elle crée.

Les jardins des plantes

Suzanne Gagean essarte ; elle défriche ; elle ôte les broussailles : elle sarcle l'ivraie et les mauvaises herbes. Elle soigne les jardins des plantes ; elle met en valeur une sorte de paradis terrestre. Elle évoque parfois des serres, des orangeries, des labyrinthes fleuris. Elle découpe des fragments de tissus, des morceaux, des pans, des détails, des débris disparates, des éclats qui scintillent.

On sait qu'en Asie des moines bouddhistes rapiéçaient des bandes de tissus ; ils cousaient eux-mêmes leurs vêtements avec des tissus de récupération. Ce sont

des brocarts en fils d'or et d'argent qui deviennent les surplis précieux des prêtres. Les moines et Suzanne Gagean ravaudent et reprisent les bandes de textiles ; ils respectent et vénèrent les vestiges du passé, les traces des saisons accomplies et reconnues, les restes. Suzanne Gagean a conservé un très grand nombre d'étoffes et elle ne les jette jamais : ses habits (dessus et dessous), ceux de ses enfants, de son mari, ceux qui lui viennent de sa mère, de sa belle-mère, les chutes que deux couturières lui ont données, beaucoup de cravates qu'elle récupère, ce qu'elle achète à Emmaüs et chez Toto, dans les marchés villageois... Ses œuvres mettent en formes le temps perdu, puis retrouvé, le passé de sa vie et de sa famille. Elles déchiffrent la recherche à demi inconsciente des instants en partie effacés.

Les motifs, les ornements répétés

Les motifs de grandes fleurs, les ornements répétés se chevauchent ; ils se recouvrent en partie, se croisent ; ils zigzaguent ; ils grouillent ; ils foisonnent ; ils prolifèrent ; ils se démènent ; ils ondulent. Se dessinent des feuilles variées, des arabesques, des rinceaux, des festons, des guirlandes, des broderies, des sinuosités, des spirales, des volutes, des ovales, des méandres, des aires mouchetées, jaspées et ocellées, des tissus écossais qui se croisent à angle droit, des losanges minuscules, des chiffres, des marques, des sigles, des griffes, des traces, des rides, des triangles, des carrés, des rectangles, des surfaces obliques, des barres, des rayures, des stries, le zébré, le tigré, le marbré, des entrelacs, des réseaux, certaines figures géométriques qui basculent et chavirent, des jeans foncés ou usés (plus clairs), des raies de chemises d'homme et de pyjamas, des points et des disques colorés, des damiers, des plans nocturnes, l'obscur intense, les doublures du jaune délavé des cravates, parfois des étincelles clairsemées, parfois des jungles touffues, luxuriantes



et impénétrables. Telle œuvre de Suzanne Gagean est constituée par les nuances raffinées des carmins, des orangés, des rosés, peut-être en un hommage discret au *Grand intérieur rouge* (1948) de Matisse... Tantôt Suzanne rassemble des matières différentes, duveteuses ou rêches... Tantôt elle révèle une harmonie chaude et parfaite (avec, pourtant, une seule note stridente qui étonne)... Tantôt elle choisit volontairement l'éloge de la fadeur à la manière du *Tao* de l'ancienne Chine[1]. Car le philosophe François Jullien cite de nombreux textes qui célèbrent la puissance de la fadeur, du neutre, du détachement. Selon Laozi, « le Tao est fade et sans saveur : / il ne peut être aperçu, / il ne peut être entendu. / mais il est inépuisable ». Dans *le livre des Odes*, « le Tao (la 'voie') de l'homme de bien est fade mais ne lasse pas ; il est simple et néanmoins orné ; plat mais non sans harmonie ». Or « le vide accueille en lui tous les mondes possibles ». Et « terrasses et pavillons - montagnes et forêts, / il n'y a jamais eu à les distinguer. » Et, selon Jean-Pierre Richard[2], il y aurait une fadeur de Verlaine : les odeurs seraient « évanescentes » ; les paysages seraient « noyés d'irréalité par la montée des brumes et des crépuscules », les sons seraient « déjà tout pénétrés de silence »... Tantôt Suzanne Gagean ne sait pas ce qui était un fond et ce qui était une forme... Tantôt elle s'interroge à propos des bordures, des bords, des contours ; ils sont larges ou étroits, discrets ou visibles, intégrés (ou non) par les motifs ; « il n'y a pas de règle (dit-elle) ; ce serait une expérience ; ça me plaît ou pas, je ne sais pas pourquoi »... Tantôt elle construit une veste constituée par des fragments hétéroclites cousus ; dans une photographie, elle porte une veste d'Arlequin...

1. Cf. François Jullien, *La pensée chinoise (dans le miroir de la philosophie)*, pp. 9-134, Editions du Seuil, 2007.
2. Cf. Jean-Pierre Richard, *Poésie et profondeur*, Seuil, 1955.

La dernière Mode

Tandis que tu regardes les œuvres attirantes de Suzanne Gagean, tu relis *La Dernière Mode* (1874) de Stéphane Mallarmé : huit livraisons[3]. Il a écrit (le 16 novembre 1885) à Verlaine : « J'ai tenté de rédiger tout seul toilettes, bijoux, mobiliers et jusqu'aux théâtres et aux menus de dîner, La Dernière Mode, dont les huit et dix numéros parus servent encore quand je les dévêts de leur poussière, à me faire longtemps rêver ». Ce serait des « divagations » sur la mode et le monde.

Mallarmé signe ici les textes de pseudonymes : Madame Marguerite de Ponty ; « le Chef de bouche chez Brébant » ; d'après Marliani ; selon Toussenel ; Miss Satin ; une Dame créole ; d'après une Châtelaine bretonne ; Zizy, bonne mulâtre de Surate ; une Aïeule ; Marasquin ; J. X. ; Olympe, Négresse ; une Lectrice alsacienne... Suzanne Gagean serait une cousine de Miss Satin.

En 1895, Mallarmé écrit dans *la Revue Blanche* un texte, « l'action restreinte » et on trouve ces deux mots : « obnubilation des tissus »[4]. Tels sont les rêves de Mallarmé dans *La Dernière Mode*. Le 6 septembre 1874, « les yeux éblouis par irisations, des opalisations ou des scintillements, ne pourrions-nous pas regarder, sans peine, quelque chose d'aussi vague surtout que l'Avenir ». Le 20 septembre 1874, « la tunique écharpe est toujours très-collante, le pouf très-bas, la taille très-longue ». Le 4 octobre 1874, « des tissus lourds grosse côte et gros grain, ou des matelassés de toutes couleurs et de dispositions multiples » ; « l'étoffe, sans son dessin, se chamarre ». Le 1er novembre 1874, « la nuance la plus en vogue, toujours pour le dehors, sera le havane teinté appelé hier cachou et ce matin gyzèle ; nous aurons aussi les verts paon, bleu grenat, lie de vin, suresne, régina, loutre, gris de fer, gris ardoise, gris mode, écru ; les cachemires de nuance claire ; la robe bleu-rêve, une toilette aussi fugitive que nos pensées ; des grosses étoffes à la mode en poil de chameau ». Le 15 novembre 1874, pour les jeunes filles, « les pardessus en satin sont généralement préférables à ceux en failles et en poult de soie, comme plus chatoyants sous le tulle ou la gaze ; car de très-jolie gaze de Chambéry se déchire peu dans l'élan de la danse »...



88x80 cm

3. Cf. Mallarmé, *La dernière mode (gazette du Monde et de la Famille)*, sept.-déc. 1874. Fac-similé, préface de Jean-Paul Amunategui, éd. Ramsay, 1978.

4. Stéphane Mallarmé, *Œuvres complètes*, Bib. De la Pléiade, Gallimard, p. 370, 1951.

Décrire la mode

Ou bien Roland Barthes publie le *Système de la Mode*[5]. Il étudie alors la Mode écrite (ou plus exactement encore : décrite). Par exemple : « Ceinture de cuir au-dessus de la taille, piquée d'une rose, sur une robe souple en shetland. »

En 1958-59, Barthes dépouille d'une façon exhaustive seulement deux journaux (Elle et le Jardin des Modes), sans s'interdire de puiser quelquefois dans d'autres publications (notamment Vogue et l'Echo de la Mode... Roland Barthes analyse, commente, précise en une sémiologie. Ce livre sur la Mode est surtout un « livre sur les signes »... Et pendant de nombreuses années, Suzanne lit Elle...

Tu lis : « Pour le déjeuner de fête à Deauville, le canezou douillet » ; « les imprimés triomphent aux Courses » ; l'ensemble en shetland bleu turquoise » ; « une petite ganse fait l'élégance » ; « les tenues de ville se ponctuent de blanc » ; « les étoffes velues succèdent aux étoffes poilues » ; « une robe en coton à damiers rouges et blancs » ; « une popeline à pois jaunes ». Roland Barthes énumère les dénivellations d'une étoffe : « cloqué, gaufré, gonflé, granulé, plaqué, en relief, renflé, soulevé, tuyauté ». Il note une compensation : « adoucir, éclairer, réchauffer, égayer, amuser, tempérer ». Il cite aussi : « Voici la toile, légère ou de poids », « collant/serré/lâché/bouffant » ; « le fameux petit tailleur qui ressemble à un tailleur » ; « Que toute femme raccourcisse ses jupes jusqu'à ras du genou, adopte les carreaux fondus » ; « le tweed est aux tissus ce que la Royal Dutch est à la Bourse des valeurs : un placement sûr »...

Roland Barthes, *Système de la mode*, pp. 13, 30, 31, 32, 38, 53, 56, 60, 81, 91, 135, 16, 168, 172, 217, 265 Seuil, 1967.



Les robes de l'été

Telles œuvres de Suzanne Gagean évoquent ses robes d'été, légères, aériennes, impondérables. Elles sont céruléennes, bleu horizon, bleu pervenche, beiges claires, nuancées et changeantes. Les couleurs tendres atténuent les différences ; elles adoucissent les contrastes ; la lumière vive est tamisée. Un quelque chose est délicat, fragile, fondant, moelleux, assourdi, voilé, mystérieux, indécis. Des fleurs hétérogènes se disséminent, se dispersent, s'éparpillent... Dans le *Système de la mode*, Roland Barthes cite une phrase de *Elle* et l'étudie : « Gazes, organzas, voile, mousseline de coton, voici l'été ». Ou bien, Barthes écrit : « Printemps : crêpe de Chine, petit lainage, jersey ; été : popeline, tussor, soie, toile, coton ».

Coudre, piquer, attacher, bâtir

Suzanne Gagean coud toujours à la machine à coudre. Pendant des dizaines d'années, elle utilisait sa vieille machine qui l'obligeait à retourner chaque côté de la pièce, à maintenir l'ourlet avec des épingles ; les coins étaient 'périlleux'. Finalement, elle a acheté une machine plus performante.

Dans un immense stock, à l'intérieur d'une accumulation, dans une réserve, elle recueille des vêtements et des tissus déjà utilisés ; elle les reçoit ; elle les a glanés, elle les ramasse. Selon certains moments, elle coupe ; elle tranche ; elle découpe ; elle taille. Elle détache des morceaux de textiles. Elle démonte. Elle sépare des éléments. Ainsi, elle procède par des démontages et des montages. Elle défait pour ensuite assembler, ajuster, agencer, cadrer, joindre, composer.

Dans une composition, dans un ensemble nouveau, elle prend des risques ; elle tente ; elle essaie. « Je ne sais jamais (me dit-elle) au départ ni la dimension, ni le format. L'ouvrage avance au fur et à mesure que j'assemble les morceaux. Je couds rarement sur un

fond. » Elle précise : « Ce qui est long, c'est la mise au point. Il faut d'abord disposer tous les morceaux sur la table. Parfois, je me dresse sur un escabeau pour avoir un peu de recul. » Ensuite elle épingle la chose sur le mur. Et après, pendant des semaines, elle modifie, déplace les fragments ; elle hésite. « Quand (remarque-t-elle) c'est presque satisfaisant, elle épingle encore plus solidement pour commencer à coudre. » A chaque instant elle reste en suspens. Car elle décide à cause du « presque satisfaisant » ; ce serait suffisant. Elle n'est jamais péremptoire ; elle ne triomphe pas. Elle crée avec prudence, avec lenteur, avec circonspection et exactitude. Sans cesse, elle multiplie des retouches, des remaniements légers, des rappels de couleurs, des motifs mouvants.

Les œuvres de Suzanne Gagean seraient parfois des 'patchworks', des jeux de bandes disparates. Elle cherche les accords des clairs et des foncés, ceux du centre et des bords, ceux des pièces très vives et des zones de repos selon une logique souple et harmonieuse. Elle suggère des cadences flottantes, des équilibres incertains, des rythmes indéfinis, des dissymétries atténuées, des lacunes suggérées, des blancs, des brillances, des lueurs.

Démontages et montages... Détacher et attacher... Délier et lier ... Dénouer et nouer ... Dégrafer et agrafer... Défaire et inventer... Séparer et assembler... Découdre et modifier... Démembrer et ajuster... Désassembler une totalité et imaginer d'une nouvelle manière... Ce serait démanteler pour bâtir...

Quelques notes de Georges Braque

Tu regardes de près les œuvres de Suzanne Gagean qui bâtit. Et tu relis *les notes illustrées* (1917-1955) de Braque ; elles ont été publiées par Maeght ; elles sont reproduites par Dover publication, inc. (New-York, 1971).

Georges Braque oppose l'acte de construire et celui de bâtir : « Construire c'est assembler des éléments homogènes. Bâtir c'est lier des éléments hétérogènes. » Quand Suzanne Gagean bâtit, elle accroche les matériaux disparates, hétéroclites, bigarrés, composites, mêlés, imprévus, inattendus, inaccoutumés, insolites.

Ici, les créateurs aiment le mouvement, la mobilité, les oscillations, le branlement. Braque remarque : « Nous n'aurons jamais de repos. Le présent est perpétuel. » Selon Braque, l'émotion serait un principe, une cause : « L'émotion ne s'ajoute, ni ne s'imite. Elle est le germe ; l'œuvre est l'éclosion. » Selon Braque, la création tient compte du possible : « Je ne fais pas comme je veux ; je fais comme je peux. » Braque ne peut pas commenter l'art, ni le traduire, ni le définir, ni le simplifier : « Il n'est en art qu'une chose qui vaille : celle que l'on ne peut expliquer. » Braque précise : « Je n'ai pas à déformer. Je pars de l'informe et je forme. » Braque, Suzanne Gagean et d'autres créateurs luttent vers l'inconditionné, l'incalculable, l'inépuisable : « Je ne cherche pas la définition. Je tends vers l'Infinition ».

Suzanne n'est pas Pénélope


Suzanne Gagean

Dans l'*Odyssée* d'Homère, Pénélope, « la plus sage des femmes », attend son époux, Ulysse, vingt ans durant. Ulysse n'est pas revenu après l'incendie de Troie. Des gens nobles d'Ithaque et des îles environnantes prétendent à la main de Pénélope. Pendant trois ans, elle les éconduit par ruse. Elle dit aux prétendants qu'il lui faut d'abord finir de tisser le linceul de Laërte, père d'Ulysse, avant d'en choisir l'un parmi eux. Mais elle défait, chaque nuit, son ouvrage du jour.

Mais Suzanne Gagean ne défait jamais son ouvrage du jour. Tous les jours, toutes les nuits, elle travaille à de multiples œuvres. Elles ne sont pas des linceuls, mais elles expriment des espoirs allègres.



93x84 cm

Suzanne Gagean est née en 1935

crédit photographique : Jean-Louis Hess

Maquette : Sylvie Villaume

imprimé en janvier 2016